

Source	<i>Histoire et éducation</i>
Date	décembre 2002
Signé par	Mariella COLIN

La collection « Versions françaises » des Éditions de l'École normale supérieure a comme ambition de faire connaître au moyen de nouvelles traductions françaises des textes étrangers importants, et néanmoins jamais traduits, inédits ou épuisés. Ce dernier cas de figure est actuellement celui du *Livre Cœur* : *Cuore* de l'écrivain italien Edmondo De Amicis en effet avait fait l'objet d'une publication en français dès 1892, soit six ans après sa parution en Italie, et au XX^e siècle il a été imprimé par d'autres éditeurs français, comme Nathan. La première édition par Delagrave, intitulée *Cœurs*, avait été aussitôt suivie par une deuxième, au titre plus emphatique de *Grands Cœurs* : c'est cette dernière qui a été promise au succès en France, puisque entre 1892 et 1962 il en a été imprimé 36 éditions, pour un total de plus de 400.000 exemplaires. Avec le sous-titre de « Livre de lecture pour toutes les écoles », *Grands Cœurs* était destiné à être largement connu de tous les écoliers de l'hexagone, soit en volume, soit sous forme d'extraits insérés dans des manuels et des anthologies. C'est d'ailleurs sous cette dernière forme que le recense Gaston Bonheur, dans ce qu'il a défini comme *L'album de famille de tous les Français* (sous-titre du livre *Qui a cassé le vase de Soisson ?*). Dans ce recueil qui se veut exemplaire du bagage culturel commun à tous les Français à la veille de la Seconde Guerre Mondiale, sont cités plusieurs morceaux choisis de *Grands Cœurs* : « Qui a lancé l'encrier ? », « Le charbonnier et le gentilhomme », « Le protecteur de Nelli », « La maîtresse ». La raison qui met De Amicis à égalité avec les grands classiques français du patrimoine culturel de base est clairement expliquée par G. Bonheur : « Anatole France, Alphonse Daudet, François Coppée et Sully Prudhomme tournent autour de l'école. Il n'y en a qu'un qui entre vraiment : c'est Edmondo De Amicis ». L'une des raisons de la diffusion de son ouvrage en France, tout comme en Italie, est bien celle-là : De Amicis fut le premier à donner à l'institution scolaire, vue à la fois comme le lieu de la formation de la personne et comme le creuset de la nation, sa dignité littéraire. L'école est non seulement le chronotope du récit (qui se présente comme le journal d'un élève turinois pendant l'année scolaire 1881-1882), mais aussi le lieu symbolique où s'épanouit « l'enfance en éducation » : l'école primaire reçoit l'humanité jeune et fraîche qui vient se préparer confiante aux devoirs qui l'attendent. La capacité de De Amicis à exprimer les idéaux et les valeurs de son temps fut étonnante, et fit de lui le meilleur interprète d'une époque exemplaire (la période post-unitaire). En Italie, ce livre connut un énorme succès de vente, jusqu'à devenir le premier grand best-seller des librairies italiennes, et ses tirages devaient rester longtemps extraordinairement élevés (encore de l'ordre de 800.000 par an pendant les années 1960). Considéré à juste titre comme « l'un des cent livres qui ont fait l'Italie », il fut un instrument simple mais efficace d'« acculturation », un facteur puissant de consensus national, dont l'influence sur la formation mentale de générations entières de jeunes Italiens devait rester d'une ampleur exceptionnelle.

Mais l'influence du modèle de De Amicis dépassa les frontières de la péninsule, et le livre fut traduit dans presque toutes les langues. L'entreprise de scolarisation de l'Italie libérale – où le début de l'alphabétisation de masse coïncida avec la naissance d'un État national moderne – avait été par lui transfigurée en modèle idéal pour tous les États nationaux en phase de formation ou de refondation. L'école de *Cuore* était au cœur de la cité, et ses écoliers étaient les petits soldats de l'armée du progrès qu'engendraient l'instruction et l'éducation dispensées par l'institution scolaire : cette vision longtemps partagée par les hommes politiques et les intellectuels la Troisième République explique son succès durable dans notre pays. Toutefois le livre de De Amicis était aussi un bréviaire de patriotisme italien, cherchant par tous les moyens à inculquer aux enfants le sentiment national et l'amour patriotique : les références à l'histoire italienne, et tout particulièrement à celle du 'Risorgimento', y sont continues ; la monarchie de Savoie y est très présente, et les grands hommes qui avaient unifié le pays par leur action, comme Garibaldi, Cavour, Mazzini, y sont sans cesse célébrés. Ces enseignements conçus pour enflammer les enfants de la péninsule n'étaient pas adaptés à l'éducation des jeunes Français, et cela d'autant plus que les relations entre Paris et Rome étaient alors on ne peut plus mauvaises. C'était l'époque où l'Italie avait scellé le pacte de la Triple Alliance avec le pire ennemi de la France, l'Allemagne, et qu'elle était gouvernée par l'homme politique « gallophobe » le plus détesté par les dirigeants français : Francesco Crispi. Imprégné comme il était d'italianité, comment *Cuore* pouvait-il convenir à l'institution scolaire française, tout aussi soucieuse de transmettre à ses jeunes générations une éducation semblable dans le propos, mais différente dans les contenus ? La réponse à cette question est simple : la version française proposée par *Grands Cœurs* n'était pas l'édition intégrale, mais une version « naturalisée » qui censurait ses caractéristiques originales. L'éditeur Delagrave s'en expliquait lui-même dans un « Avant-propos », en avertissant les lecteurs que, pour que rien ne restât inintelligible aux enfants français, « certains passages » avaient été omis ou modifiés. Ce fut donc une version largement mutilée et même falsifiée qu'il diffusa dans l'hexagone.

L'édition du livre *Cœur* de Gilles Pécout est donc la bienvenue, non seulement parce qu'elle redonne vie à un texte actuellement épuisé mais aussi et surtout parce qu'elle répare un tort historique, en donnant pour la première fois, grâce à un travail réalisé en équipe, une traduction intégrale et soignée du texte italien : il s'agit de la traduction de la

rédaction originale, soit du manuscrit déposé à la Bibliothèque Nationale de Rome (il existe en effet une autre version plus tardive, dite « définitive »). Le texte traduit est accompagné d'un appareil de notes dont la richesse d'informations est du plus grand intérêt pour les chercheurs. La documentation convoquée ici est considérable, et cela d'autant plus que le commentaire combine la reconstitution du cadre littéraire et intertextuel avec la reconstitution du cadre historique de l'ouvrage. Cette dernière, qui est la plus importante, se fait à plusieurs niveaux : en liaison avec les personnages et les situations narratives, on trouve tant l'histoire de l'école primaire publique italienne, dans ses aspects législatifs et institutionnels (lois fondamentales organisant l'instruction publique, formation et conditions de travail du corps enseignant, programmes et matières d'enseignement), que l'histoire politique, économique et sociale du Royaume d'Italie, sans oublier celle de la ville de Turin, qui loin d'être un simple décor fictif est la matière vivante dont se nourrit la construction narrative et qui lui confère sa connotation réaliste. On ne peut que déplorer le fait que les notes soient confinées en fin de texte au lieu d'être mises en bas de page, ce qui pourrait rebuter le lecteur, car si la traduction réalisée sous la direction de Gilles Pécout dissipe tous les malentendus instaurés par les éditions précédentes, seule la lecture de ces notes, rédigées par un excellent connaisseur de l'Italie libérale, permet une bonne compréhension de l'œuvre.

On peut en dire autant de la postface « *Le livre Cœur* : éducation, culture et nation dans l'Italie libérale » de Gilles Pécout. Plus que d'une simple « postface », comme le dit la page de titres, c'est d'une étude exhaustive de 150 pages qu'il s'agit. Après avoir présenté une biographie complète de l'auteur mettant bien en lumière son évolution idéologique, du patriotisme libéral au socialisme, G. Pécout retrace la genèse de *Cuore* et analyse sa composition narrative et ses personnages. Son examen de ce classique pour les enfants est complété par une mise en perspective avec l'histoire de la littérature enfantine italienne au XIX^e siècle, et par une approche comparative avec les ouvrages ayant pu servir de modèle. S'y ajoute une brève histoire de la réception du livre en Italie et à l'étranger.

On ne relève qu'une maladresse dans cette opération exemplaire, qui ne se contente pas de proposer la traduction intégrale d'un livre mais qui est un modèle de translation d'un texte étranger en France. Il s'agit de la traduction de deux courts essais d'Umberto Eco, sur *Cuore*, « Éloge de Franti » (1962) et « Franti strikes again » (1973), insérés entre les notes et la postface sans aucune introduction explicative. Ces deux articles au vitriol, bien connus des spécialistes du domaine italien, ont de quoi surprendre le lecteur français non averti. Ils doivent être rattachés à l'histoire de la lecture de *Cuore* en Italie, ainsi qu'à celle des succès et des revers de sa réception critique. L'importante dimension idéologique de l'ouvrage, qui peut également être vu comme un véritable manuel de mythes à suivre et de valeurs à respecter doit être rappelée ici : De Amicis ne se borna pas à défendre l'école du peuple et la valeur de l'instruction, mais en bon pédagogue du XIX^e siècle se fit non seulement le chantre de la nation et de l'amour patriotique, mais aussi de la monarchie et de l'armée, et il élabora une véritable rhétorique nationale à l'usage des enfants. Umberto Eco fut le premier à accuser *Cuore* d'être l'exemple le plus abouti d'une pédagogie petite bourgeoise, paternaliste et sadique, et son auteur d'être celui qui avait préparé les enfants italiens à être de futurs fascistes. En renversant la typologie des personnages, Eco fait de Franti, le seul personnage enfantin totalement négatif du livre, le symbole des Italiens humiliés et dominés, le prototype du futur anarchiste qui s'incarnera dans la figure historique de Gaetano Bresci, Passassin du roi Humbert 1^{er}. Eco fut suivi, dans les années 1970, par plusieurs autres critiques, unis dans une charge polémique contre ce condensé de l'« idéologie bourgeoise », ce « véritable bréviaire hypocrite », ce « manuel du paternalisme bourgeois ». Le fait est que *Cuore* payait là les conséquences du véritable monopole dont il avait longtemps – sans doute trop longtemps – joui auprès des jeunes générations italiennes. Gilles Pécout n'ignore rien de la « désacralisation » qui a été faite de *Cuore* pendant les années de sa contestation, et il livre dans la conclusion de sa postface ses réflexions sur ce qu'il faut penser de ces attaques, aujourd'hui tout aussi « historiques » que le livre. Dommage que le lecteur doive attendre d'arriver à la page 477 pour lire les essais d'Umberto Eco à la lumière d'aussi justes considérations !